

2-3-60 ~~11-~~
Exposition Kaufmann.
(See the million dollar)

phénomène qu'on pourrait croire localisé à un problème presque d'esthétique, et dont nous pouvons voir que les effets sont d'une nature ^{qui} est tout à fait propre à nous rendre sensible ce qu'en sont. L'analyse a porté au premier plan, comme étant l'important, de la sublimation.

Ceci est donc le point que nous essayerons de formuler, et pour lequel je désire avoir toute ma forme pour pouvoir vous montrer comment le problème se pose historiquement, comment il se pose en méthode. Et là encore nous nous trouvons en posture d'éclairer des difficultés qui sont posées d'une façon manifeste, avouée, aux historiens, romanistes, philologues, aux spécialistes qui se sont attaché à ce problème et qui d'un commun aveu, reconnaissent que ce phénomène ne de l'amour courtois se présente comme quelque chose qu'ils ne sont d'aucune façon parvenus à réduire dans son apparition historique à aucun conditionnement repéré.

L'aveu est véritablement commun, et je dirai presque uniforme. Il y a là un phénomène qui est paradoxal. Et comme de bien entendu comme chaque fois qu'on se trouve en présence d'un phénomène de cet ordre, cela a souvent porté les chercheurs à la recherche des influences, ce qui est dans bien des cas une façon de reporter le problème.

Le problème a sa source dans la communication de quelque chose

*enfin le roman est
"influences"*

qui s'est produit à côté. Encore faut-il savoir comment ça c'est produit à côté. Mais précisément dans ce cas, c'est bien ce qui échappe, et la notion de recours aux influences nous y ferons allusion, est aussi bien quelque chose qui là est loin d'avoir éclairci le problème.

C'est dans son cœur que nous essayerons de le prendre, et nous verrons que la théorie freudienne est de nature à apporter une certaine lumière. A ce titre donc, c'est non seulement pour sa valeur d'exemple que je le prends, mais pour sa valeur de méthode.

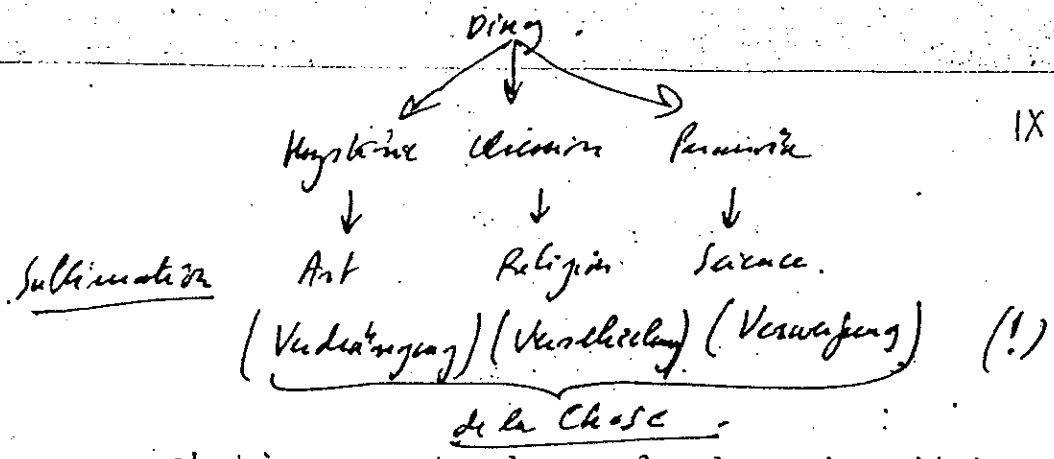
Ce point très localisé, ne veut pas dire que concernant la sublimation tout soit à considérer dans la ligne qui est ici ouverte, à savoir la sublimation à proprement parler de quelque chose qui se situe dans la ligne du rapport homme-femme, du rapport du couple. Ce n'est pas là quelque chose à quoi je prétends réduire le problème de la sublimation, voire même pas tellement le centrer. Et je crois qu'à partir de cet exemple, c'est capital pour arriver à une formule générale dont nous avons l'amorce déjà dans Freud, et nous savons où le lire - je ne dis pas chercher tel ou tel détail.

Si je procède quelquefois en mettant en valeur presque une phrase, une formule isolée de Freud, et j'allais presque dire un élément gnominique, cet élément gnominique je suis pour moi très conscient d'essayer de le mettre en action. Quand je vous donne des formules comme : le désir de l'homme est le désir de l'Autre,

Pourquoi cette réminiscence?

Ⓟ (?)

H



c'est à proprement parler une formule gnominique, bien que Freud ne l'ait pas cherchée comme telle. Mais il l'a fait de temps en temps sans le faire exprès. Ainsi une formule très courte que je vous ai rapportée un jour, qui rapproche les mécanismes respectifs de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa, de ces trois termes de sublimation, l'art, la religion et la science, à un autre endroit il rapproche la paranoïa du discours scientifique, sera de nature à nous montrer dans toute sa généralité la formule dans laquelle, au dernier terme, nous arriverons à poser la fonction de la sublimation pour autant que j'essaye devant vous de l'ordonner dans cette référence à la chose; cette chose qui se trouve dans les exemples très élémentaires, presque de nature de la démonstration philosophique classique à l'aide du tableau noir et du bout de craie, que j'ai pris la dernière fois dans l'exemple du vase.

D Ding
↓
D ?

(Un jeu entre le 20 Ja et la 3^e Fev.?)

C'était pour vous montrer quelque chose d'en quelque sorte schématique qui vous permette de saisir ou se situe la chose dans le rapport qui met l'homme en fonction de médium si l'on peut dire, entre le réel et le signifiant. Cette chose dont toutes les formes créées par l'homme sont du registre de la sublimation, cette chose sera toujours en quelque sorte représentée par un vide, précisément en ceci qu'elle ne peut pas être représentée par autre chose. Ou plus exactement, qu'elle ne peut qu'être représentée par autre chose. Mais dans toute forme de sublimation le vide sera détermina-

chose
vide

Le chose (cette vide)
ne peut donc être
représentée que par
autre chose.

tif.

art, religion,
science

D'ores et déjà je vous indique trois modes différents selon lesquels l'art, la religion, et le discours de la science se trouvent avoir affaire avec ceci.

1.
Art : produit
le vide

Nous dirons que d'une certaine façon tout art - et après tout je ne crois pas que ce soit là une formule qui soit vaine quelle que soit sa généralité, pour diriger ceux qui s'intéressent à l'é-lucidation des problèmes de l'art - se caractérise en somme par une certaine manière, un certain mode d'organisation autour de ce vide. Je pense avoir les moyens de l'illustrer pour vous de façon multiple et très sensible.

2.
Religion ; il s'agit
de respecter

La religion - je ne vous dis pas que ce soit les formules auxquelles je m'arrêterai au dernier terme, quand nous aurons par-couru, exploré ensemble ce chemin - consiste dans tous les modes - si nous forçons la note dans le sens de l'analyse freudienne - d'éviter ce vide. Pour autant que Freud a mis en relief les traits
x obsessionnels du comportement religieux nous pouvons dire cela. Il est clair qu'encore qu'en effet toute une phase cérémonielle de ce qui constitue le corps des comportements religieux entre dans ce cadre, nous ne saurions pleinement nous satisfaire de ceci; et qu'un mot comme respecter ce vide est bien quelque chose qui nous semblerait peut-être aller plus loin. Vous voyez que de toute façon le vide reste au centre. Et c'est précisément en ceci qu'il s'agit de sublimation.

L'incroyance n'est pas abolition de la croyance: elle est
 rejet: le clivage est par un un.
 Mais in un un, le psychologue ne peut pas se laisser à quelque
 chose: c'est par un, cette affirmation de la croyance, la vraie forme de
 l'Unglauben.

? -

Science
 Science: le rejet?

Et je dirai que pour le troisième terme, à savoir le discours
 de la science, en tant qu'il est originé dans le discours de la
sagesse, ce discours de la philosophie pour notre tradition, c'est
 à proprement parler dans quelque chose où prend sa pleine valeur
 le terme qu'a employé Freud quand il s'agissait de la fonction
 de la paranoïa par rapport à la réalité psychique, ce terme que
 j'ai souligné pour vous au passage dans un de mes derniers séminai-
 res, qui s'appelle Unglauben. L'Unglauben n'est pas la négation [?]
la phénoménologie du Glauben, de la croyance, ce n'est pas non
 plus quelque chose sur quoi Freud soit revenu d'une façon qui soit
 en quelque sorte englobante et définitive. Néanmoins ceci parcourt
 toute son oeuvre. Nous voyons l'extrême importance qu'il donne à
 cette fonction au niveau de l'Entwurf.

L'Unglauben est la
 forme du rejet:
 croyance in un
 Glauben

Croyance

Et en fin de compte la phénoménologie de la croyance est bien
 ce qui pour lui sera resté, jusqu'au terme, une obsession. Aussi
 bien Moïse et le monothéisme est tout entier construit pour nous
 expliquer les phénomènes fondamentaux de la croyance.

(incroy) avec

Il y a quelque chose de plus profond, de plus dynamiquement
 significatif pour nous, c'est le phénomène de l'incroyance qui
n'est pas la suppression de la dimension de la croyance, qui est
 un mode propre de rapport de l'homme à son monde, et à la vérité
 celui dans lequel il subsiste.

Là-dessus vous auriez bien tort de vous fier à des oppositions

sommaires, et de penser que l'histoire a connu des virages sensationnels, que le passage de l'âge théocratique à cette forme ^{moins} humaniste, comme on s'exprime, aux formes dites de libération de l'individu et de la réalité, que la conception du monde soit ici quelque chose de décisif.

Il ne s'agit pas, dans cette occasion, de quoi que ce soit qui ressemble à une *Weltanschauung* quelconque qui serait la mienne, et que j'essayerais de vous communiquer. Je ne suis ici qu'à titre d'indicateur et de bibliographie pour vous aider à vous repérer dans ce qu'on peut trouver sur ce sujet de plus sérieux comme repères à partir de gens, qui chacun dans leur spécialité sont doués de quelques capacités de réflexion.; pour vous permettre de remettre les choses au point, je vous conseillerai de vous référer ici à l'oeuvre d'un historien, Lucien Febvre, qui dans une collection très accessible a écrit sous le titre Du problème de l'incroyance au XVIIe siècle quelque chose qui est de nature à vous montrer comment un emploi sain des méthodes historiques nous permet de poser d'une façon plus nuancée qu'il n'est coutume les questions des modes d'évolution de la pensée concernant les problèmes de la foi.

Vous lirez aussi, si vous en avez le temps, et si vous désirez lire des choses qui sont somme toute assez plaisante, une sorte de petit livre annexe, encore que ce ne soit pas une thèse secondaire, qui vient très bien comme une petite barque accrochée à un navire dans le sillage du premier, qui s'appelle Autour de l'Heptameron, du même auteur. Il s'agit de Marguerite de Navarre

dont j'espère que personne d'entre vous ne la confond avec la reine Margot, car quelquefois cela arrive, et qui n'est pas simplement un auteur libertin, mais qui se trouve avoir écrit quelque traité mystique, chose qui n'est pas faite, bien sûr, pour provoquer l'étonnement de l'historien.

Mais l'historien se penche sur ce problème, essaye de nous montrer ^{dans} le contexte du temps, et dans le contexte psychologique de l'auteur, ce que peuvent bien signifier ces recueils de contes qui s'appellent l'Heptaméron. Et ceci est aussi de nature à nous permettre de le lire avec, on ne peut pas dire même, un oeil plus éclairé, mais avec un oeil qui ne censure pas ce qu'il y a littéralement dans l'Heptaméron, à savoir les réflexions de chacun des personnages après chacun des récits qui sont censés être vrais, qui le sont sûrement pour la plus grande part; la façon dont les interlocuteurs en parlent, c'est-à-dire dans un registre de ~~vérité~~ réflexion morale, et même formellement religieuse, est généralement censurée parce qu'il est considéré au départ que ceci n'est que de la sauce. Mais c'est justement ce sur quoi il convient de ne pas se tromper, c'est que toujours la sauce est à l'essentiel dans un plat.

Lucien Febvre nous apprend à lire l'Heptaméron. ~~À~~ la vérité si nous savions lire nous n'aurions pas besoin de lui.

Ce problème de l'incroyance, c'est-à-dire des fonctions mêmes qu'elle représente dans notre perspective est éclairé en ceci

la même est l'usage : elle est rejet de la chose.
Elle s'en de même que la psychologie. Elle fait un
rapport à la chose dans le monde de la physique.

IX-9-

1. Verwerfung

2. Umschichtung

3. Verschiebung ?

qu'il y a là une position du discours qui se conçoit très précisé-
ment en rapport avec la Chose telle que nous l'avons définie, pour
autant précisément que la Chose est rejetée au sens propre de
la Verwerfung.

De même donc que dans l'art il y a une forme, une Umschichtung
un refoulement de la chose; que dans la religion on peut dire
qu'il y a peut-être une Verschiebung; c'est à proprement parler
de Verwerfung qu'il s'agit dans le discours de la science, qui
si l'on peut dire rejette la perspective et la présence de la cho-
se. Et le discours de la science, en somme, est de nous profiler
l'idéal dans sa perspective du savoir absolu, c'est-à-dire de
quelque chose qui pose la chose quand même, tout en n'en faisant
pas état, et dont chacun sait que c'est cette perspective qui
s'avoue en fin de compte, et s'avère dans l'histoire comme repré-
sentant un échec.

Chose & savoir

développer la science

Ce discours de la science peut se profiler comme déterminé
par cette Verwerfung. C'est probablement cela qui, selon la for-
mule que je vous donne, que ce qui est rejeté dans le symbolique
reparaît dans le réel... la science se trouve déboucher sur une
perspective où c'est bien tout de même quelque chose d'aussi
énigmatique que la Chose qui s'avère se profiler, apparaître
au terme de la physique.

Donc, je renets à la prochaine fois de partir de mon paradig-
me concernant l'amour courtois en tant qu'exemple d'une sublimation
de l'art qui est manifeste. Nous pouvons en trouver encore les

effets vivants; nous les suivrons après que je sois revenu de mon absence, sous les formes consécutives. Nous essayerons de piquer un échantillonnage de ce que cela conserve comme traces, comme effets indiscutables, comme effets de la construction significative primitive qui est déterminante dans le phénomène de l'amour courtois; et nous nous essayerons à reconnaître dans les faits quelque chose qui n'est d'aucune autre façon explicable que par le recours à cette origine.

①

*Par le recours
à l'origine.*

Voilà tout au moins ce qui vous permettra de trouver quelques repères profilés devant vous de la forme de notre progrès. Je vous fais remarquer en passant, puisqu'aussi bien je me livre à une espèce de petit commentaire en marge, que cette notion de la chose que je vous apporte cette année comme une élaboration nouvelle, vous auriez tort de croire qu'elle ne fut point là immanente à ce que nous avons commencé d'aborder les années précédentes.

Et puisqu'aussi bien certains quelquefois s'interrogent de certaines propriétés de ce qu'on appelle mon style, je dois vous faire remarquer que par exemple le terme la ^{Ch}chose freudienne, que j'ai donné comme titre à une chose que j'ai écrite et à laquelle il ne serait pas mauvais que vous vous rapportiez, a étonné, parce que bien entendu quand on commence philosophiquement à commenter mes intentions, il arrive par exemple qu'on les fasse entrer dans ce quelque chose qui pendant un temps fût très à la mode, c'est à savoir de combattre la réification.

A la vérité je n'ai jamais rien dit de pareil. En tout cas

on peut toujours enrouler des intentions autour d'un discours. Il est bien clair que si je l'ai fait, c'est à dessein, et que si vous voulez bien relire ce texte vous vous apercevrez que c'est *la chose fondamentale, parle jé.* très essentiellement cette chose que je parle d'une façon qui, évidemment, est à la source du malaise incontestable que ce texte a produit alors. A savoir que c'est bien la chose qu'à plusieurs moments de ce texte, je fais parler.

Je voudrais maintenant que notre réunion puisse servir tout de même un peu plus à ceux qui se sont déplacés de plus ou moins loin. Il est possible, il me semble même probable que certains d'entre vous, à ce point où nous sommes parvenus de mon séminaire, puissent avoir quelques questions à me poser, ou quelques réponses à me proposer. Je veux dire me témoigner de ce que pour eux signifie tel ou tel point de mon exposé. Je sais bien qu'il n'est jamais commode de rompre le silence d'un rassemblement pour prendre la parole et agiter le grelot, je laisse donc cette formule que vous pouvez me poser une question écrite. Cela n'a qu'un inconvénient, c'est que moi je serai libre de la lire comme je voudrai. Mais cela pourrait peut-être donner l'occasion de remettre les points sur les i à propos de tel ou tel terme.

Nous allons en même temps nous occuper à quelque chose d'inattendu qui ne me paraît pas mal. Une partie d'entre vous était hier à la séance scientifique, et je ne sais pas comment elle s'est terminée. J'ai dû partir après avoir moi-même répondu abondamment aux conférenciers pour qui j'ai la plus grande affection, et leur

avoir témoigné tout l'intérêt que j'avais pris à leur travail. Ils sont ici aujourd'hui et j'aimerais demander à Saimov quelques explications.

Commentaire de Spitz:
 Nit and y/CS.
 p12 e/6.

Pourquoi, nous ayant parlé du not and yes, avez-vous mis le yes complètement dans votre poche ?

■ SMIRNOV - Cela s'appelle Not and yes mais cela ne devrait pas s'appeler ainsi parce que je pense que la formulation du yes dans le texte est d'une pauvreté d'élaboration telle que ce n'était même pas la peine d'en parler. Cela ne servait vraiment pas à son propos. Je ne sais pas pourquoi il s'est laissé entraîner à faire un livre qui s'appelle Not and yes alors que sur le yes il n'avait strictement rien à dire.

Quand il cherche le moteur du yes il le fait en se forçant. Il dit, c'est parce qu'il y a un ⁺patern moteur du non. Il cherchait dans les relancements de l'affect au moment de la pulsion, et il l'a isolé à mon avis très artificiellement... Si je n'en ai pas parlé c'est parce que je trouve que cela ne sert à rien, et qu'en plus cela diminue beaucoup la valeur de ce qu'il a dit. Je n'ai pas du tout l'impression que vous avez été très tendre pour Spitz. Je crois que vous avez même été très sévère, parce qu'après tout il y a peut-être un point de vue. Il est très embarrassé sur le yes en disant qu'il apparaît que tout est un geste pour commencer, que même son rooting affect est dans un mouvement d'appétition et de recherche d'un oui, d'une pulsion à laquelle il donne un sens de oui initial, et que le non apparaît secondairement.

Dr LACAI - Pour ceux qui ne connaissent pas ce texte, il s'agit de ceci : du fait que Spitz, qui a offert un livre qui se situe dans la chaîne de toute une série d'autres travaux qui sont fondés sur l'observation directe de l'enfant, nouveau-né, très exactement de l'enfant infans, c'est-à-dire jusqu'à la limite de l'apparition du langage articulé comme tel, a prétendu à l'intérieur de ceci retrouver, en transcrivant le pattern du non comme geste, en tant que forme sémantique, dans un certain nombre de manifestations, dans le rooting d'abord. Rooting, voulant dire le geste d'oscillation que l'enfant fait dans l'approche du sein. Rooting est très difficile à traduire, il est très difficile de trouver un équivalent. Il y a dans le texte un corrélatif, le mot snot, museau, à côté de rooting, qui montre bien ce dont il s'agit.

C'est ce geste qui est évoqué dans sa plénitude de possibilités significatives. Hier Smirnov s'est attaché à nous montrer que Spitz ici doit faire rentrer des fonctions rentrant ailleurs à propos de ce qui se passe dans la frustration qui accompagne le non de l'adulte; que ce qui surgit, c'est quelque chose qui est très loin de se présenter originellement comme ayant sa signification, puisqu'enfin, au dernier terme - je vous passe les autres formes dans lesquelles se manifeste ce geste latéral de la tête - c'est en somme du geste d'approche, d'attente de la satisfaction qu'il s'agit ici, mis en accusation.

Pourquoi ne nous avez vous pas mis en valeur que Spitz, pour lequel je suis loin d'être sévère parce que c'est sa défense que je prends, nous articule puissamment - je ne dis pas qu'il ait rai-

son, mais c'est très fort, plein de relief - ... c'est à savoir qu'il va jusqu'à considérer le phénomène comme ce qui se passe dans une névrose traumatique. Il nous dit, c'est le dernier souvenir avant la catastrophe qui surgit.

Je vous ai embarrassé pour nous évoquer les autres travaux de Spitz, à savoir sa fiction de la Primal cavity; mais à tout le moins sa référence à l'écran du rêve. Vous avez également - à moins que ce ne soit Laplanche - posé la question de l'idée qu'il se faisait - qui en effet n'est pas du tout précisée; je veux dire que rien n'est articulé dans le sens de l'utilisation d'un mode de réaction d'un stade antérieur dans une certaine situation qui est une situation critique qui me paraît une idée très féconde et toujours à mettre en valeur.

Loin de l'articuler de cette façon générale il semble réduit à faire intervenir un mécanisme aussi passif que celui de la névrose traumatique; il implique donc d'une façon en quelque sorte nécessaire, qu'antérieurement quelque frustration du nourrissage aurait pu déjà donner. Et l'on s'étonne comment d'une façon isolée, à propos d'un cas, ce souvenir de la réaction immédiatement antérieure a quelque chose qu'on doit supposer être le refus, le retrait du sein, à ce qui l'antécède immédiatement, à savoir à l'acte de rooting qui resterait donc inscrit comme une trace - c'est comme cela qu'il l'articule ...

SHERNOV - Pour le not il passe par un autre moment. Il dit que le rooting, précisément, est insuffisant à expliquer le not, et c'est à ce moment qu'il introduit un stade intermédiaire. C'est

plus tard, le sevrage, autour de six mois, que se place d'une manière traumatique ce qui retrouve cela; c'est un pattern par l'intermédiaire de quelque chose qui est déjà chargé d'un affect de retour, de détournement sinon volontaire mais intentionnel de l'acte.

LACAN - D'autre part il ne parle pas de régression. Le mécanisme de la névrose traumatique est nommé comme étant caractérisé par le fait que dans une séquence fondamentale de névrose traumatique comme telle c'est le dernier souvenir vivant de la chaîne qui subsiste. A quel moment selon vous le fait-il entrer en jeu dans sa dialectique, alors qu'il s'agit très précisément à ce niveau là du non ?

LAPLANCHE - Si mon souvenir est exact, ce n'est pas dans l'acquisition du non, mais du oui, du geste du oui. Il donne du geste du oui deux exemples, deux précurseurs, d'une part le geste de la tétée, au moment même de la consommation, c'est-à-dire cette espèce de geste d'arrière en avant, et d'autre part lorsqu'il y a retrait du mamelon. Vers l'âge de trois mois, il dit qu'il observe également un mouvement de la tête d'arrière en avant. C'est à propos de l'acquisition du oui. Et c'est pour le passage du premier au second de ces gestes qu'il fait appel à ce mécanisme de retour, à l'image précédent immédiatement la frustration. Pour le non il ne fait pas du tout appel à la régression. La régression il la fait intervenir dans le geste latéral, que pour les mouvements céphaloniques négatifs, pour quelque chose de pathologique.

La reprise du rooting dans le geste du non est une reprise

d'un mécanisme qui est là, mais ce n'est pas une régression, c'est l'utilisation d'un pattern qui existe et qui est remis, réactivé par l'identification avec le non de la mère. Mais ce n'est pas une régression.

Questions

Das Ding
Audouard sur les
Ding.

AUDOUARD: Das ding a pour nature d'être oublié, d'être en même temps facteur d'oubli et facteur de réminiscence au sens platonicien du terme. Ne pensez vous pas que ce soit par le truchement d'une sorte de réification de cette pure origine de cet ou bien ou (?) [brin] de toute médiation et de toute culture ? La question que je me pose c'est : pourquoi alors ne pas parler plutôt de toutes les formes de la médiation, les formes qu'on trouve dans la genèse, dans l'expérience de la conscience comme vous l'avez fait jusqu'ici semble-t-il ? Pourquoi autrement dit, venir cette année nous parler de das Ding comme de quelque chose, alors que jusqu'ici vous avez sans cesse parlé de das Ding comme étant le facteur inévitable, le facteur nécessaire de toute expérience dans l'analyse ? Cette année vous privilégiez la chose, mais vous en parlez alors que vous n'avez parlé que de cela en parlant d'autre chose.

l'union : la
médiation.
Plus y a pas de
médiation.

Le problème que je me pose au fond, est de savoir premièrement pourquoi vous nous parlez de das Ding, au lieu de nous parler simplement de médiation; ou bien pourquoi vous nous parlez de das Ding au lieu de nous parler de toutes les formes de la médiation qu'elle reçoit dans notre expérience ? C'est le problème de la réification. Est-ce qu'on ne pourrait pas en quelque sorte vous faire le repro-
che, moins simpliste que celui de tout à l'heure, de réification de

C'est la nature de la
réification n'est pas
la médiation. La chose
n'est pas une, elle
est le vide.

ce qui est justement le ressort dynamisant de toute expérience,
qui est à la fois facteur de toute réminiscence et quelque chose
dont on ne peut pas parler ?

Dr LACAN - Pour vous répondre tout de suite brièvement - et tout
ce que je dirai par la suite ne sera que cette réponse - je
crois que c'est important de voir comment pour vous spécialement
qui avez toujours entendu l'accent de ce qu'on peut appeler "les
réinterprétations hégéliennes de l'expérience analytique", il
est bien certain que la façon dont, au moment où ici nous nous
mettons à aborder l'expérience freudienne comme éthique, c'est-à-
dire dans sa dimension essentielle en fin de compte, puisqu'elle
nous dirige dans une action qui est, étant thérapeutique, incluse
que nous le voulions ou non dans le registre, dans les termes de
l'éthique. Et que nous le voulions ou non, je veux dire, que moins
nous le voudrions, plus ce sera, comme l'expérience nous le montre,
une forme d'analyse qui, se targuant d'un cachet tout spéciale-
ment scientifique, aboutit à des notions normatives qui sont à
proprement parler celles dont je me plais quelquefois à parler en
vous rappelant que la mé malédiction de St Matthieu, de ceux qui
lient des fardeaux encore plus lourds pour les faire porter par
les épaules des autres, qui renforcent les catégories de la nor-
mativité affective dans une formulation qui a même des effets qui
peuvent inquiéter... Donc, il vaut bien mieux que nous nous
rendions compte que nous essayons d'explorer cette portée éthique.

*Autre que de l'analyse
général.*

*la chose est le vide,
au delà de la médiation.*

Il est tout à fait clair que ce sur quoi reste mis l'accent, c'est ce quelque chose d'irréductible justement qu'il y a dans la tendance, quelque chose qui se propose à l'horizon d'une médiation comme ce que la réification n'arrive pas à inclure. Mais à cerner cette image vide, ce quelque chose dont nous faisons le tour, voilà le point précis sur lequel vous me posez la question. La réponse, c'est l'intention délibérée de mettre en valeur cette notion qui n'a jamais été absente de ce que j'ai dit jusqu'à présent.

Si vous vous reportez à ce que j'ai donné comme textes sur ce sujet, vous verrez qu'il n'y a pas d'ambiguïté, et qu'il ne saurait sûrement m'être imputé cette sorte de radicalisme hégélien qu'un imprudent n'a imputé quelque part dans les temps modernes. Je pense que vous voyez de quoi il s'agit exactement. C'est de cela que se séparerait très nettement toute la dialectique du désir que j'ai développée devant vous et qui commençait justement au moment où l'imprudent ^Récrivait cette phrase, et encore bien plus accentuée si je suis en train de le situer pour vous cette année, et dont le caractère inévitable me paraît spécialement marqué dans l'effet de la sublimation.

2^o QUESTION - La formule de la sublimation que vous avez donnée est d'élever l'objet à la dignité de la chose. On peut entendre (?) également ce qu'est la chose.. L'objet n'étant pas la chose.. Au même séminaire il y avait également dans le discours, l'allusion à la bombe atomique, à un désastre, à une menace du réel. Il s'agit donc de cette chose qui ne semble pas être au départ, puis-

que la sublimation va nous y mener. Personnellement je me demande dans quelle mesure vous [] le rapport du symbolique et du réel que vous êtes en train de nous donner actuellement.

Et à propos de la chose, l'exemple en tout cas que vous avez développé, l'histoire du vase et du vide qui était dedans, je pose la question comme cela : est-ce que das Ding, la chose dont il s'agit, est la chose ? Elle n'est pas au départ, puisque la sublimation va nous y mener. Dans quelle mesure, cette chose, au départ, n'est pas le vide justement de la chose, l'absence de la chose, ou la non chose, le vide dans le pot, celui qui demande à être rempli comme vous disiez.

Je pose la question de savoir si cette chose n'est pas tout à fait une chose, mais au contraire la non chose que par la sublimation on va arriver à voir comme étant une chose, et puis dans quelle mesure justement il n'y a pas là un noeud fondamental qui est le symbolique par excellence, dans justement le vide de chose qui est non seulement une notion, mais quelque chose du plus radical qu'une notion symbolique du rapport du signifiant à la chose.

Je fais également appel à d'autres formulations. Le trou dans le réel que vous venez de dire quand vous avez commenté le texte de Shakespeare. A partir de certains moments le vide est toujours plein, et il y a des trous dans le réel. Le trou dans le réel est vraiment là la notion symbolique. Il y avait le rapport du symbolique à la réalité justement là où on peut voir qu'il y a des trous dans le réel, et je me demande dans quelle mesure la non chose, ou ce vide de la chose primordiale n'est pas justement ce qui défini-

Questions sur le vase,
un certain par rapport
à propos de l'impulsions.

peut-être.

Le trou dans le réel.

rait à proprement parler le rejet ou la forclusion. Je pose également la question de savoir si l'on n'est pas là au niveau où une saisie, une compréhension d'une façon plus universelle de la manière adéquate de saisir le rapport du symbolique au réel et de la chose à la non chose comme étant primordial dans l'esprit est possible.

Dr LACAN - Tout cela ne me paraît pas mal orienté. Il est clair que vous suivez toujours très bien les choses que je dis. Ce qu'il convient de repérer et d'entendre, c'est qu'en somme il y a quelque chose qui nous est offert, à nous analystes, si nous suivons la somme de notre expérience, si nous savons l'apprécier, c'est que cet effort de sublimation, dont vous dites qu'il tend à la fin à réaliser la chose, ou à la sauver, c'est vrai et ce n'est pas vrai. Je veux dire qu'il y a une illusion.

La science, ni la religion ne sont de nature à la sauver, ou à nous la donner, néanmoins c'est justement et précisément pour autant que l'encerclement de la chose, le cercle enchanté qui nous sépare d'elle, est justement posé par notre rapport au signifiant, c'est en tant que la chose est, comme je vous l'ai dit, ce qui du réel pousse ce rapport fondamental, initial qui engage l'homme dans les voies du signifiant, du fait même qu'il est soumis à ce qui dans Freud s'appelle le principe du plaisir, et dont il est tout à fait clair j'espère, maintenant, dans votre esprit que ça n'est pas autre chose que cela : c'est cette dominante du signifiant, et le véritable principe du plaisir tel qu'il joue et s'organise dans Freud.

Dieu
 la chose est ce qui
 du réel pousse du
 ça : du réel "psychique"
 que ?

C'est justement parce qu'en somme c'est l'effet de l'incidence du signifiant sur le réel psychique qui est en cause que l'entreprise sublimatoire sous toutes ses formes n'est pas purement et simplement insensée. C'est qu'on répond avec ce qui est en jeu.

On répond avec ce qui est en jeu.

||

Je voulais avoir pour aujourd'hui, pour vous le montrer à

Un sac de farine.

la fin du séminaire, un objet qui demande un long commentaire pour être compris, non pas pour être décrit, dans l'histoire de l'art. Qu'on soit arrivé à la construction d'un objet pareil, et à y trouver du plaisir, c'est tout de même quelque chose qui n'est pas sans nécessiter quelques détours.

Je vais vous le décrire. C'est un objet qu'on appelle un objet d'anamorphose. Je pense que beaucoup savent ce que c'est que l'anamorphose. C'est toute espèce de construction faite de telle sorte que par une certaine transposition ~~partielle~~ optique, une certaine forme qui au premier abord n'est même pas perceptible se rassemble en image qui se trouve ainsi lisible, satisfaisante pour l'expérience, d'où le plaisir consiste à la voir surgir de quelque chose qui au premier abord est comme forme indéchiffrable.

Cour (à Londres)

La chose est extrêmement répandue dans l'histoire de l'art. Il suffit d'aller au Louvre. Vous verrez le tableau des Ambassadeurs d'Holbein, et au pieds de l'ambassadeur, fort bien constitué comme vous et moi, vous verrez sur le sol une espèce de forme allongée qui a à peu près la forme des oeufs sur le plat, qui se présente avec un aspect énigmatique. Si vous ne savez pas qu'en vous plaçant sous un certain angle où le tableau lui-même dispa-

raît sur son relief en raison des lignes de fuite de la perspective, vous voyez les choses se rassembler dans des formes dont je n'ai pas exactement à l'esprit lesquelles; il s'agit d'une tête de mort et de quelques autres insignes de la Vanitas, qui est un thème classique.

Ceci dans un tableau tout à fait bien, un tableau de commande des ambassadeurs d'Angleterre, qui ont dû être très contents de la peinture d'Kobain. Et ce qui était au bas a dû aussi beaucoup les amuser.

Ce phénomène, dites vous que c'est daté. C'est au XVIIe siècle et au XVIIIe que les choses sont venues sur ce point à prendre l'aspect d'intérêt, et même d'acuité, de fascination tel qu'il existe dans une chapelle - je ne sais plus si elle existe encore - construite sur l'ordre des Jésuites au temps de Descartes, tout un mur de 18 mètres de long qui représente une scène de vie des saints, ou de crèche, où la chose est tout à fait illisible si vous êtes à un point quelconque de cette salle, et où elle ne va se rassembler et être lisible qu'à partir d'un certain couloir où vous entrez, pour avoir accès à l'endroit, et où vous pouvez voir dans un court instant si vous êtes en marche, se rassembler des lignes extraordinairement dispersées et qui vous donnent le corps de la scène.

L'anamorphose que je voulais vous apporter ici était beaucoup moins volumineuse. Elle appartient à l'homme des collections auquel j'ai fait allusion. Il s'agit d'un cylindre poli qui a l'air d'un miroir, et qui joue la fonction de miroir, et autour duquel vous mettez une sorte de bavette, c'est-à-dire une surface plane qui l'entoure, sur laquelle vous avez également les mêmes lignes inin-

telligibles; quand vous êtes sous un certain angle vous voyez surgir dans le miroir cylindrique l'image dont il s'agit : celle là est une très belle anamorphose d'un tableau de la crucifixion, imité de Rubens, et qui sort des lignes qui entourent le cylindre.

Cet objet nécessite, je vous l'ai dit, pour avoir été forgé, et pour avoir eu un sens nécessaire, toute une évolution préalable. Je dirai que derrière lui il y a toute l'histoire de l'architecture, puis de la peinture, leur combinaison entre l'une et l'autre, l'impact sous cette combinaison même de quelque chose - pour parler d'une façon abrégée, - qui fait qu'on peut définir l'architecture primitive comme quelque chose d'organisé autour d'un vide - c'est le vrai sens de toute architecture, et c'est bien l'impression authentique que nous donnent les formes de l'architecture primitive, celles par exemple d'une cathédrale comme Saint Marc à ^{Venise} ~~Venise~~. Puis après, pour des raisons en somme tout à fait économiques, on se contente de faire des images de cette architecture, on apprend en quelque sorte à peindre l'architecture sur les murs de l'architecture. Et la peinture est d'abord quelque chose qui s'organise autour d'un vide. Et comme il s'agit avec ce moyen moins marqué dans la peinture, de retrouver en somme le vide sacré de l'architecture, on essaye de faire quelque chose qui y ressemble de plus en plus, c'est-à-dire qu'on découvre la perspective.

Problème de la situation de l'œuvre - chose : ce dessin?

*Le vide est "cœur" de la perspective
vide
perspective*

Le stade suivant est paradoxal et bien amusant, et montre comment on s'étrangle soi-même avec ses propres ~~noeuds~~ noeuds. C'est qu'à partir du moment où l'on a découvert la perspective dans la peinture on fait une architecture qui se soumet à la perspective

de la peinture. L'art de Palladio par exemple rend ceci tout à fait sensible. Vous n'avez qu'à aller voir le théâtre de Palladio à Verone, qui est un petit chef d'oeuvre dans son genre. En tout cas cet art est instructif. Il est exemplaire. L'architecture néo-classique consiste à faire une architecture qui se soumet à des lois de la perspective, qui joue avec elles, qui fait d'elles sa propre règle, c'est-à-dire qui les met à l'intérieur de quelque chose qui a été fait dans la peinture pour retrouver le vide de la primitive architecture.

A partir de ce moment là on est enserré dans un noeud qui semble de plus en plus se dérober au sens de ce vide. Et je crois que le retour baroque à tous ces jeux de la forme, qui sont précisément groupés sous un certain nombre de procédés ~~qui démentent~~, l'anamorphose est l'un d'entre eux, par lesquels les artistes essayent de restaurer le sens véritable de la recherche artistique en se servant des lois découvertes de ces propriétés des lignes, pour faire resurgir quelque chose qui soit justement là où on ne sait plus donner de la tête, à proprement parler nulle part.

Dans le domaine de l'illusion, le tableau de Rubens qui surgit à la place de l'image, dans ce miroir du cylindre de l'anamorphose, vous donne bien l'exemple de ce dont il s'agit. Il s'agit d'une façon analogique, anamorphique de retrouver, de réindiquer que ce que nous cherchons dans l'illusion est quelque chose où l'illusion elle-même en quelque sorte se transcende, se détruit en montrant qu'elle n'est là qu'en tant que signifiante.

Le baroque tente de faire ressurgir le vide - mais de quel ordre ? de celui de la perspective ?

L'anamorphose n'est que l'opposé de ce que nous cherchons, d'un point de perspective.

C'est ce qui rend et ce qui redonne écinement la primauté au domaine, comme tel, du langage, où là nous n'avons affaire en tous les cas, et bel et bien, qu'au signifiant. C'est ce qui rend sa primauté dans l'ordre des arts pour tout dire, à la poésie. C'est bien pourquoi, pour aborder ces problèmes des rapports de l'art à la sublimation, je vais partir de l'amour courtois, c'est-à-dire des textes qui en montrent justement sous une forme spécialement exemplaire, le côté si l'on peut dire conventionnel, au sens où le langage participe toujours de cette espèce de ~~paraboles~~ () par rapport à quoi que ce soit d'intuitif, de substantiel et de vécu.

C'est d'autant plus frappant quand nous le voyons s'exercer dans un domaine comme celui de l'amour courtois, et à une époque ou quand même on baisait ferme et dru. Je veux dire où l'on n'en faisait pas mystère, et où on ne machait pas les mots.

C'est cette espèce de coexistence des deux formes concernant ce thème qui est ce qu'il y a de plus frappant et de plus exemplaire dans ce mode. De sorte que ce que vous faites intervenir là concernant la chose et la non-chose comme vous dites...

La chose, bien sûr, si vous y tenez, est en même temps non chose. Et à la vérité le non justement, à ce moment n'est certainement pas individualisé d'une façon signifiante. C'est très exactement la difficulté que nous propose là-dessus la pensée par Freud de la notion de ~~totalité~~ ^{Totaletrieb}. S'il y a un ~~totalité~~ ^{Totaletrieb}, et si Freud nous dit en même temps qu'il n'y a pas de négation dans l'inconscient, c'est bien là qu'est la difficulté.

le non et
le pulsion de mort.

Nous ne faisons pas là-dessus une philosophie. D'une certaine façon là je vous renverrai à la notion que j'ai tempérée l'autre jour, d'une façon à ne pas avoir l'air de décliner mes responsabilités : quand je parle de la chose, je parle bien de quelque chose. Mais bien entendu c'est tout de même pour nous d'une façon opérationnelle, pour la place qu'elle tient dans une certaine étape logique de notre pensée, de notre conceptualisation, dans ce que nous avons affaire. Il s'agit de savoir par exemple si ce que j'ai évoqué hier soir, et dénoncé au terme de l'étude de Spitz, la substitution véritable à toute la topologie classique de Freud de terme comme l'ego... car en fin de compte c'est bien ce que cela veut dire. C'est comme ceci que s'organise pour quelqu'un d'aussi profondément nourri de la pensée analytique que Spitz, les termes de l'organisation psychique. Il est tout de même bien difficile d'y reconnaître cette fonction essentielle, fondamentale, d'où est partie l'expérience analytique qui en a été le choc, et en même temps qui en a été tout de suite l'écho et le cortège.

N'oublions pas qu'il a tout de suite répondu à Freud en formant le terme de ~~Day/ness~~. Cette primauté du ~~Es~~ est actuellement tout à fait oubliée. Es

Es D'une certaine façon, pour rappeler ce que c'est que ce Es, il n'est pas suffisamment accentué actuellement par la façon dont il se présente dans les textes de la seconde topique. C'est pour rappeler le caractère primordial, primitif, de cette intuition, de cette appréhension, dans notre expérience, que cette année

- 1 - le plaisir joue un rôle dans le jeu.
- 2 - l'homme ne peut avoir chose que d'alluciner, la réalité fait défaut.
- 3 - les représentations sont de structure onirique.
- 4 - le plaisir de réalité sur le fait que l'homme alloue le plaisir en une d'un

selon approx. un chef de nivel de la satisfaction. (V. S.)
 au niveau de l'éthique j'appelle une certaine zone référentielle ;
 la chose.

LAPLANCHE - Je voudrais poser une question sur le rapport du principe du plaisir et du jeu du signifiant.

Dr LACAN - Le rapport du principe du plaisir et du jeu des signifiants, si vous voulez, repose tout entier en ceci, c'est que le principe du plaisir s'exerce fondamentalement dans l'ordre de ce qu'on appelle l'investissement, *Bezetsung*, dans ces *Belunung*, et est facilité par ce qu'il appelle les *Vorstellungen*, et plus encore.

plaisir / Sa

Or, ce terme apparaît très précocement, c'est-à-dire que c'est avant l'article sur l'inconscient, qu'il appelle les *Vorstellungen* *epidontanz*. C'est en tant qu'il s'agit d'un état de besoin. Chaque fois qu'un état de besoin est suscité, le principe du plaisir tend à provoquer une réinvestissement "dans son fond", entre guillemets, puisqu'à ce niveau métapsychologique il ne s'agit pas de clinique, un réinvestissement "allucinoire" de ce qu'il a été antérieurement allucination satisfaisante.

C'est en cela que consiste le nerf diffus du principe du plaisir. Le principe du plaisir tend au réinvestissement de la représentation et donne au besoin?] une forme satisfaisante. L'intervention de ce qu'il appelle principe de réalité ne peut donc qu'être tout à fait radicale, n'est jamais une seconde étape.

vérité

Bien entendu aucune espèce d'adaptation à la réalité ne se fait que par cette espèce de phénomène de gustation, d'échantillonnage par où le sujet peut arriver en quelque sorte à contrôler, on dirait presque avec la langue, ce qui fait qu'il est bien sûr de

ne pas rêver.

Ceci est absolument constitutif du nouveau de la pensée freudienne, et d'ailleurs n'a jamais été méconnu par personne tant qu'on tend à s'apercevoir de ce que cela a de paradoxal et de provocant d'avoir articulé le fonctionnement de l'appareil psychique sur ce que personne n'avait jamais osé articuler avant lui.

L'appareil psychique, tel qu'il est décrit en somme à partir de son expérience de ce qu'il a vu surgir irréductible du fond des substitutions hystériques est ceci : c'est que la première chose que peut faire l'homme démuné lorsqu'il est tourmenté par le besoin, est de commencer par alluciner sa satisfaction. Et il ne peut rien faire d'autre que contrôler. Par bonheur il a fait en même temps à peu près les gestes qu'il fallait pour se ~~reconnecter~~ raccrocher de la zone où cette allucination coïncide avec un réel approximatif.

Voilà de quelle espèce de départ / de misère, toute la dialectique de l'expérience, en termes freudiens, si l'on veut respecter les textes fondamentaux, s'articule. C'est ce que je vous ai dit en parlant du rapport du principe du plaisir et du signifiant. Car les Verstellungen, d'ores et déjà à l'origine ont le caractère d'une structure signifiante.